



## **N°29 Avril Mai 2014 La rentrée SFFF, c'est maintenant !**

### **imaJn'ère 2014 |**

A l'heure où ces lignes sont écrites, Monsieur Nicollet travaille sur l'illustration de l'anthologie « Rétro-Fiction » qui sera en vente en souscription dès la fin du mois d'Avril puisqu'à ces mêmes heures Patrice Verry dit « L'omochapô » travaille sur la maquette de ladite anthologie.

Jean-Olivier et Patrice travaillent aussi d'arrachepied sur le blog de l'association :

<http://imajnere.blogspot.fr/> où vous trouverez toutes les informations mises à jour sur la convention.

Sans parler de « La tête en l'ère » N°30 spécial convention qui est déjà en préparation.

### **Une tête en l'ère très dense |**

Tous les chroniqueurs de « La tête en l'ère » sont sur le pont. Mais il faut dire que les sorties du mois sont nombreuses et d'excellente qualité Et c'est tant mieux. Heureux de retrouver Thomas Géha et Lionel Davoust, nos amis au talent sans cesse grandissant. Et puis un petit « nouveau » déniché par « Les moutons électriques » dont il va falloir suivre les nouveaux auteurs de TRES TRES près, ils nous avait déjà « déniché » Jaworski... Et puis Fabien Clavel, le dernier tome de Mme Atomos chez Rivière Blanche, et de nombreuses autres gourmandises à déguster sans modération.

Il faut oser ces auteurs que des éditeurs passionnés recherchent au travers des centaines de manuscrits qui les inondent avec plus ou moins de bonheur. Les perles de la littérature de demain...

### **Volez les tous ! |**

Et vous serez réélu ! Et dire qu'il y a une trentaine d'années, une telle situation aurait été décriée comme étant de la « pure » science-fiction.

Tous les hommes politiques soupçonnés d'avoir volé dans les caisses de la collectivité ont été réélu au premier tour des municipales !

En même temps, ce n'est pas complètement idiot, ils devraient être suffisamment entraînés pour piquer l'argenterie des hommes d'état qu'ils iront visiter et renflouer le « trésor » national.

A moins qu'ils ne la gardent pour eux...

**JEAN-HUGUES VILLACAMPA.**

Vous trouverez le fanzine dans les librairies :  
Phénomène J : 3 rue Montault / Contact : 3, rue Lenepveu / A la bibliothèque Toussaint 49 rue Toussaint Angers 49100 sous forme papier ou sur le site de la boutique : [www.phenomenej.fr](http://www.phenomenej.fr) à télécharger (Tous les numéros sont accessibles!)

**La Tête en L'ère**

**ISSN 2272-1622**

**imaJn'ère & Phénomène J.**

**3, rue Montault 49100 Angers  
imajnere@phenomenej.fr**

**Rédaction:** Jean-Hugues Villacampa(2009), Artikel Unbekannt (2009), Patrice Verry (2009) Tyrannosaurus Imperium(2010), Jean-Olivier Bressoux (2013) Elodie Carré (2013) Denis Piel (2013), Jean-Luc Boutel (2013) Schweinhund (2013)

Bandeau : © Philippe Caza



---

**« Ne me laissez pas tout seul ! »**

**L'intégrale Alone par Thomas Geha  
chez Critic.**

---

Thomas Geha fait partie de ces écrivains que l'on devrait attacher à sa chaise devant son ordinateur pour écrire. Car lorsqu'on le laisse seul, il travaille à toute autre chose que l'écriture : éditeur, libraire, célibataire, ami, bref toutes les bonnes raisons de ne pas écrire.

Alors que...

Le bonhomme est capable de tout dans l'écriture : fantasy, science-fiction, polar jeunesse, sans oublier de stupéfiantes nouvelles dont celles que vous trouverez dans un recueil tout à fait atypique mais d'un goût sûr : « Les créateurs » paru chez Critic et dont la non-possession dans sa bibliothèque ne provoquerait qu'un énervement passer à mon endroit. Le temps de vous dévorer de la manière la plus méprisante possible. L'aventure Alone a commencé chez Rivière Blanche en 2005 et l'intégrale se compose des romans « A comme Alone » et « Alone contre Alone », partagée d'une nouvelle « L'ère du Tambalacoque », et se termine par une autre « Le silence est d'or ».

Autant dire que l'on suit les aventures de Pépé et ses compagnons de passage dans de longues et passionnantes aventures sur une Terre en période post-apocalyptique. Le recueil n'a fait que trois soirées mais l'immersion dépasse le temps de lecture et si dans vos rêves vous croisez un Tyrannosaure géant sur une autoroute crevassée

encombrée de ruines automobiles et encadrée de végétation étrange, sortez immédiatement de là, vous êtes dans MON rêve !

Pépé est un Alone, un errant parfaitement entraîné à la survie dans le monde hostile (comprenez initié au combat, à la chasse et la pêche, ...). La Terre a été dévastée par un cataclysme de nature mal définie mais qui a laissé des traces : mutation, anthropophagie... Les survivants pour certains d'entre eux se sont regroupés en communautés surnommées péjorativement « les rasses ». Ces groupes sont généralement sous la domination de petits dictateurs sans pitié. Les Alone ont choisi de vivre en solitaire ou en petits groupes qui se font et défont en fonction de leurs affinités ou objectifs.



Nous trouvons donc Pépé prisonnier de l'un de ces groupes coincé dans un pilori et appelé à terminer roti pour le festin du soir. Mais c'est sans compter l'ingéniosité du bonhomme qui se sortira tout le long de ses pérégrinations de situation bien plus complexe. A première vue les romans semblent être une succession de situations souvent très originales qui auraient pu faire d'excellentes

nouvelles, mais Thomas Geha est un astucieux entourloupeur de lecteurs et l'implantation de situations sans rapport évident suit un fil scénaristique précis qui s'étoffe au cours du récit pour former un tout d'une unité et d'une cohérence stupéfiante.

Comme toujours, la profondeur des personnages est là et Grise en est l'exemple typique, mentor, maîtresse, amie, équipière du héros, sa présence illumine l'ouvrage. Les surprises sont de taille : des jumeaux télépathes que l'on croit vraiment mauvais, un arbre géant ambulant qui souhaite le bonheur de l'humanité. Même un Jean-Hugues qui se fait bêtement abattre d'une flèche comme si c'était si simple.

Les communautés se suivent mais ne se ressemblent pas et j'ai une petite faiblesse pour les Arkéos qui se déplacent en convoi de chariot et dont le mode de fonctionnement est particulièrement sympathique. Alone pourra vous le dire.

Une fois encore une vision réaliste d'une situation irréaliste sans manichéisme et sans compassion mais avec toujours cette nuance d'optimisme et d'humour qui est la signature récurrente de l'auteur.

Alone est un hommage déclaré à Julia Verlanger et l'élève pourrait bien dépasser le maître.

Alors, lisez-le ! Ou je vous bouffe...

TYRANNOSAURUS IMPERIUM



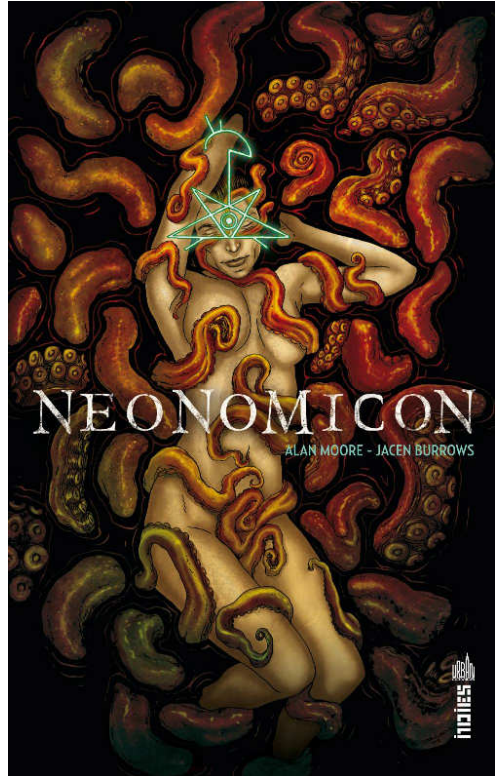
---

## **Neonomicon par Alan Moore et Jacen Burrows chez Urban Comics (Collection Urban Indies)**

---

Non pas les Indes urbaines, les éditeurs de comics indépendants. Une jolie collection de Urban Comics qui décidément fait un travail fantastique depuis son apparition.

Neonomicon est évidemment une référence au Nécronomicon de l'arabe fou Al Azif qui dans la mythologie lovecraftienne a transcrit cet ouvrage emblématique du mythe de Cthulhu.



Il est clair que la connaissance de quelques éléments de base du mythe de Cthulhu est nécessaire à la pleine compréhension de l'ouvrage.

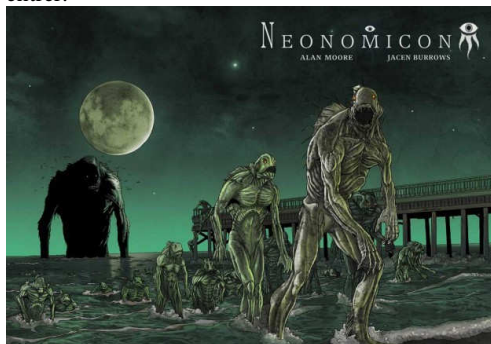
N'hésitez pas à podcaster sur le blog d'imaJn`ère, l'émission du 14 mars dédié au maître de providence. Les éléments qui y sont donnés vous permettront de comprendre le fond de Néonomicon : <http://imajnere.blogspot.fr/p/les-emissions-sur-radio-g.html> .

---

**« Cauchemars sur le club Diogène »  
(1886-1889). De Jérôme Sorre et  
Stéphane Mouret. Editions Malpertuis  
collection « Absinthes, Ethers,  
Opiums » N°23.2012**

---

Neonomicon est une œuvre extrêmement maline, du grand Alan Moore mais à ne pas mettre entre toutes les mains puisque violence, torture et scènes de sexe (pas toujours avec des humains) sont omniprésentes dans le comics. Mais jamais de manière gratuite. Le mythe de Cthulhu, ça ne plait pas. L'horreur à l'état pur capable de transformer un agent du FBI en un potentiel adepte en quelques mots glissés à son oreille. Une boîte de nuit sur un emplacement connu depuis fort longtemps pour des événements bien désagréablement étranges. Une librairie de geeks avec une arrière boutique dédiée aux sex toys et une cave où vous serez cordialement invités à entrer.



Musique indus-méloquée, groupe de geeks hospitaliers et le FBI qui piétine envoie ses agents, ne les revoie pas. Un grand agent noir et une petite nymphomane partent enquêter dans des sphères qui les mèneront à des destins bien... particuliers. Le génie d'Alan Moore réside dans le fait qu'il nous explique à quel point nous nous trompons dans la mythologie Cthulienne d'un point de vue spatio-temporel. Vous comprendrez aisément qu'à défaut de spoiler, il est difficile d'aller plus loin dans la chronique même.

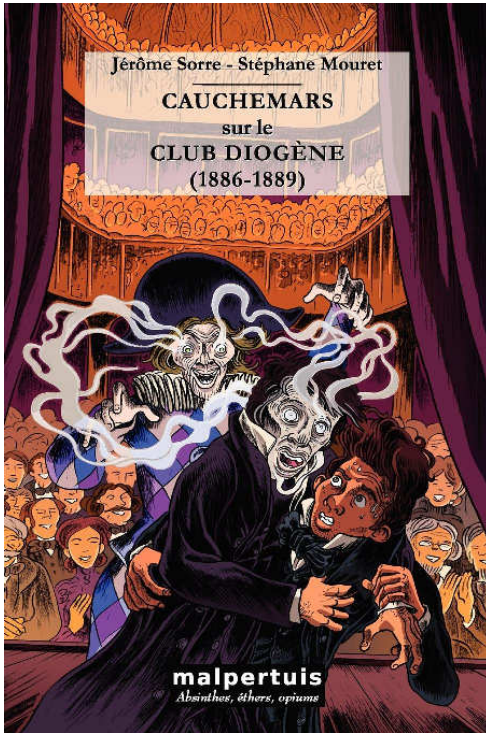
Sachez que comme à l'habitude Alan Moore se moque du modèle sociétal américain et qu'un humour second degré est omniprésent qui permet de relativiser les scènes d'horreur de l'ouvrage. Merryl Brears, l'héroïne de l'intrigue malgré quelques moments « un peu » difficiles s'en sort avec un réalisme stupéfiant et est très attachante malgré ses quelques travers. Le tout est magnifiquement servi par le dessin de Jacen Burrows dont le cahier d'illustrations en fin de volume mériterait à lui seul l'achat de l'album. A ne rater sous aucun prétexte donc...

**JEAN-HUGUES VILLACAMPA**

Pour tout amateur de littérature fantastique qui se respecte, il y a les œuvres incontournables, les auteurs indétrônables et certains héros qu'il nous est impossible de citer sans un léger frémissement dans la voix. Nul n'est ici besoin de faire un inventaire fastidieux, les véritables amateurs de cette littérature parviendront facilement à séparer le bon grain de l'ivraie. Beaucoup diront que la relève a du mal à se faire et j'entends déjà certains nostalgiques proclamer le trop inusité « c'était mieux avant » et continuer à garder leurs misérables oeillères de cette nostalgie mal placée qui empêche toute trace d'objectivité. Pourtant ce n'est pas moi qui jeterai la première pierre du regret, car en farouche partisan d'une science fiction désuète et pour certains obsolète, il me serait fort déplacé de faire ici le procès d'un public se refusant à abandonner ces illustres pionniers qui édifièrent les fondements du genre. Forte de trois précieux ouvrages, les aventures du club Diogène, nous apporte son lot de surprises et de découvertes et dans ce troisième ouvrage, nous retrouvons avec plaisir, tout ce qui fait la valeur et le charme de cette série. En nous décrivant une sorte de Paris alternatif, où la moindre venelle est peuplée de créatures infernales, où le moindre cabaret abrite le plus monstrueux des assassins, les auteurs nous font pénétrer un peu plus profondément dans ce « Paris infernal » dont le maître de séant, « Monsieur », semble être le seul à posséder toutes les voies d'accès et comprendre la logique de sa diabolique architecture. Se jouant des convenances en une sorte de jeu du chat et de la souris, avec une équipe beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît, le maître des lieux orchestre une bien curieuse symphonie funeste aux relents fantastiques et le lecteur se laisse prendre par la main pour une visite spectrale d'un univers aux immenses possibilités : A peine une porte s'est-elle refermée, qu'une nouvelle vient de s'entrouvrir sur une enquête encore plus dangereuse et macabre.

Le ventre de Paris possède une fringale fantasmagorique à l'image des légendes qui l'habitent!

Car les membres de la suite 52, comme scellés par un pacte dont nous commençons à percevoir les redoutables closes, sont intimement liés au coté obscur d'une ville qui n'en finit pas de livrer ses formidables secrets, formant ainsi une sorte de fragile équilibre pouvant basculer à tout instant et livrer à la vindicte infernale toute une « innocente » populace vivant dans l'ignorance de ses monstrueuses menaces.



Le « club », avec la particularité de chaque personnage, forme en quelques sorte le dernier rempart face au cahot qui se tapi dans cette zone crépusculaire entre la réalité et le monde des ténèbres, véritables héros de l'ombre dont les agissements, biens que désintéressés avec souvent des pratiques peu orthodoxes, n'en répondent pas moins à une sorte de morale, d'un code de l'honneur que ses âmes maudites tentent vaille que vaille de respecter pour le meilleur mais surtout le pire.

Nous avons encore du mal à cerner les agissements de « Monsieur », leur sombre commanditaire qui fraye aussi bien avec la grande bourgeoisie, qu'avec des entités somme toute

assez peu recommandables. Les membres du « Club Diogène », savent qu'une mort violente est au bout de chacune de leurs aventures, mais ont-ils vraiment le choix ? Ne sont-ils pas les pions d'un immense échiquier dont les tenants et les aboutissants échappent à leur simple condition de mortels et qu'ils furent choisis pour une mission bien précise, qui scellera probablement leur destin à jamais ? Seul l'avenir de cette passionnante série nous le dira

« *Cauchemars* », le club Diogène pleure ses morts ou plutôt sa morte. Lison décédée dans le volume précédent, semble affecter profondément les occupants de la suite 52 et comme pour vouloir marquer le deuil de cette terrible disparition, les auteurs lors de la première nouvelle « *La chaîne* » nous font participer à une étrange cérémonie funèbre composée de bagnards et qui, à l'image d'une boucle se formant en début de volume, trouvera sa fermeture et donc sa conclusion (provisoire) à la toute dernière page du volume. Déjà l'ambiance est glauque et macabre et les différents protagonistes de l'histoire vont se retrouver face à un lieu d'épouvante qui fut à l'origine d'une terrible affaire révélée dans le volume précédent. Difficile d'oublier la perte d'un proche !

Pourtant la vie continue et il faut, ultime sacrilège, trouver une remplaçante à la défunte. « Monsieur », personnage énigmatique qui règne sur cet étrange ramassis de figures hétéroclites, va se charger de sélectionner une nouvelle recrue « Sara » dans la longue nouvelle « *Le prétendant* ». Elle va y faire preuve de toute son habileté pour convaincre ses nouveaux compagnons des ténèbres et par là même nous révéler le sort peu enviable des malheureux candidats échouant à la sélection. Une nouvelle brillante, d'une construction et d'un déroulement qui vous tient en haleine. Dans « *La porte noire* », c'est une bien étrange église qu'ils vont aller explorer et peuplée de « drôles de paroissiens », qui ne vont pas hésiter à se sacrifier pour un dieu tout droit sorti du Panthéon des créatures Lovecraftiennes. Le temps de porter secours à une singulière liseuse de bonne aventure, petit intermède « comique » à de futures éprouvantes aventures dans « *Une mauvaise aventure* » et voilà d'Orville en possession d'un curieux message d'outre tombe envoyé par la défunte Lison. L'ex Diogène y utilise en effet un bien étrange stratagème pour mettre en garde ses anciens compagnons, contre les agissements de « Monsieur ». Mais une fois

encore, est-il besoin de préciser que l'homme est un impitoyable « patron » aux funestes dessins ?

Vient ensuite une longue nouvelle, « *Le navire* » où Fédor, d'origine Russe, se trouve confronté à une terrifiante secte de fanatiques dont les pratiques plutôt radicales consistant à vous arracher vos attributs masculins, ne feront que servir une cause fort honorable puisqu'une fois le nombre d'adeptes atteint, il reviendra parmi nous et exercera son terrible courroux à l'encontre des infidèles. Une nouvelle sombre, pré apocalyptique et teintée du rouge sang des victimes d'un certain boucher qui, du fond de son magasin se livre à une bien étrange commerce : Une grande réussite !

« *Tout le monde descend* » nous annonce le destin terrible qui semble vouloir s'abattre sur Vayrec, malade en diable. Une nouvelle qui ne dépareillerait pas dans l'anthologie de Philippe Gontier « *Trains de cauchemar* ». Mention particulière pour « *La dernière muse* » toute en poésie et délicatesse et dans laquelle Camille, va devoir affronter un adversaire à la mesure de son courage : La mort en personne ! Les auteurs y font preuve d'une grande délicatesse et d'une originalité surprenante.

Dans « *Cadavres en fleurs* » ce sont les agissements d'une puissante spirite qui vont mettre à mal la sagacité du Maréchal, Sara et le commissaire Dacan. Un Week-end de cauchemar dans une maison où les « Parties » organisées par la bourgeoise Parisienne vont découvrir tout l'attrait de cultiver les fleurs avec un sens assez particulier de l'esthétique. Une nouvelle délirante et très distrayante où vous ne manquerez pas de remarquer l'hommage qui est fait à un écrivain américain que j'affectionne tout particulièrement. La nouvelle suivante, « *La face cachée* », mes préférées, et qui donne prétexte à l'illustration de couverture, suit les agissements d'un prétendu « magicien » doué pour subtiliser l'identité de ses victimes. Mais bien pire sera la vérité que vont découvrir Franklin et Sara. L'occasion dans ce texte de faire un petit détour par la rue de la Musarde, un endroit qui a la fâcheuse tendance de se déplacer dans l'espace et le temps. Endroit qui fut l'objet d'une excellente nouvelle dans le tome deux « La mort et quelques amis s'invitent chez le club Diogène ». Peut-être y trouveront-ils sur les étagères d'une antique librairie l'ouvrage pouvant résoudre leur problème: Lon Chaney n'a qu'à bien se tenir!

Dans « *Le livre de Krehen* » leur quête se porte sur l'acquisition d'un certain livre, aux propriétés

diaboliques. C'est un bien étrange ami de « Monsieur » qui va exiger cette mission d'apparence banale. Mais vous allez découvrir que les connaissances de leur patron ne sont pas du tout recommandables et vont y apprendre bien des choses et pour certains y laisser même un peu de leur personne. Une longue nouvelle particulièrement réussie, pour bibliophiles avertis. Changement de décor dans « *La danse du diable* », pour ce distraire et apprendre à mieux se connaître Camille et Sara se rendent à une soirée, banale en apparence. La nouvelle recrue du club révèle alors toute la portée de sa vie antérieure et le spectacle quelle va proposer à son amie, dépasse en horreur tout ce qu'elle pouvait imaginer... « Monsieur » choisi bien ses nouvelles recrues. « *Hystérie* » nous plonge dans le subconscient d'un membre du club, sorte de thérapie de groupe afin de chasser un souvenir obsédant : Il ne fait pas bon plonger dans le cerveau d'un membre du club...

Le recueil se termine avec « *Moississure* », certainement la nouvelle que j'aime le plus, non seulement parce qu'elle clôtüre de fort belle manière se passionnant volume mais surtout parce qu'elle nous ouvre une nouvelle porte sur l'immense potentiel que les auteurs développent au fil des aventures. Un bien étrange « champignon » fait son apparition dans cette ultime enquête ou bien des choses nous seront révélées. Les indices se croisent, le passé refait brusquement surface et le club semble plus que jamais scellé à un terrible destin orchestré par un employeur dont les pouvoirs dépassent l'entendement.

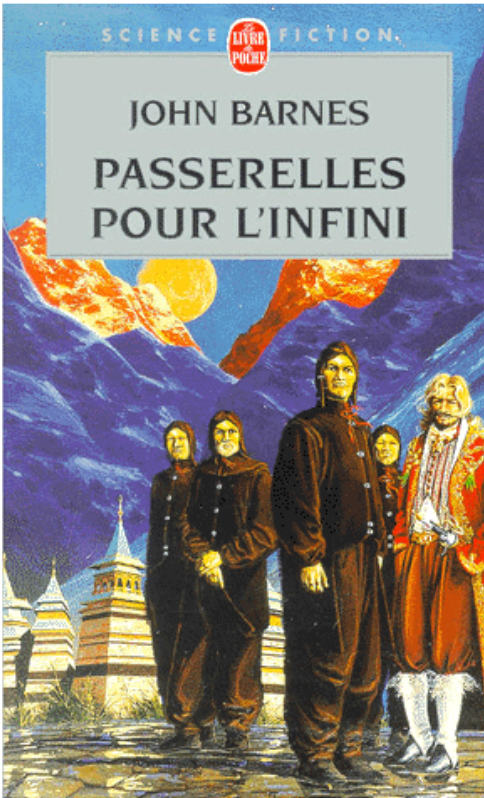
Autant de bonnes raisons de se plonger jusqu'au cou dans cette passionnante et sulfureuse saga qui me fait penser au fil de sa lecture à un autre ouvrage qui à mon avis, trouverait sa place dans la bibliothèque infernale de nos précieux amis : le « *Paris Macabre* » de Rodolphe Trouilleux.

Voilà des auteurs qui exploitent d'une façon intelligente une veine que l'on croyait épuisée. C'est superbement écrit, souvent drôle, foisonne d'idées et surprend à chaque page le lecteur « chevronné » que je suis. On s'attache aux personnages, on en redemande.....Alors les amis, qu'attendez vous pour prendre votre carte de membre ?

**JEAN-LUC BOUTEL**

**Passerelles pour l'infini – John Barnes. Éditions le Livre de Poche.**

S'enivrer dans des tavernes puis se battre en duel. Parader dans ses plus beaux atours. Peindre, composer de la poésie, de la musique ou des pièces de théâtre. Séduire les gracieuses Donzelha selon les règles du Fin Amor : Pour les Jovents, il fait bon vivre sur Nou Occitan, planète en cours de terraformation, à la culture librement inspirée de l'esprit chevaleresque occitanien.



Toutefois, pour les colonies issues de l'expansion, l'autarcie n'est plus de mise depuis la création des Passerelles. Les dynamiques économiques, sociales et culturelles créées de toutes pièces par les commanditaires des vaisseaux de colonisation originels se retrouvent soumises à rude épreuve lorsque la nouvelle technologie de voyage instantané les relie soudainement à l'empire des Mille Cultures.

Bouleversé par certains changements apportés par les Interstellaires et persuadé de ne plus rien avoir

à perdre, Giraut Leones accepte un poste de consultant sur la planète Calédonie. Sa mission sera d'atténuer autant que possible les troubles inévitables que causera l'imminente connexion de la planète au réseau des Passeurs.

Mais l'hédonisme, la fougue et la créativité Occitane ne sont pas les bienvenues sur une Calédonie puritaine, austère et restrictive et Giraut devra s'adapter ou faillir.

Passerelles pour l'Infini est relativement pauvre en action, mais riche en enseignements et sujets de réflexion. C'est une fresque colorée et pleine de contrastes, sans pour autant tomber dans un dualisme réducteur, sur l'influence de l'environnement sur la genèse des valeurs individuelles, où l'on suit l'évolution et la maturation d'un homme qui prend progressivement conscience des conditionnements le dirigeant.

Cette évolution est accentuée par une narration interne qui souligne les biais du personnage ainsi que le cheminement de ses réflexions et considérations. Le lecteur se retrouvera régulièrement amené à évaluer les différentes problématiques de ces incessants chocs culturels et générationnels, rajoutant une couche de subjectivité supplémentaire à examiner en cas d'humeur introspective, et les remises en question du protagoniste apparaissent rapidement applicables au lecteur, brouillant la barrière entre spectateur et acteur, créant ainsi une interaction intime avec cette histoire dans laquelle on se retrouve impliqué de plus en plus.

Un roman original, sensible et intelligent, drôle et sérieux à la fois, exotique mais résolument réaliste.

**JEAN-OLIVIER BRESSOUX**

**M@INE  
COPY**

**54, rue Parcheminerie – ANGERS**

**Tél. 02 41 43 88 54**

**[maine.copy@orange.fr](mailto:maine.copy@orange.fr)**

---

## **Porcherie et Poésie Portable, de Christophe Siébert.**

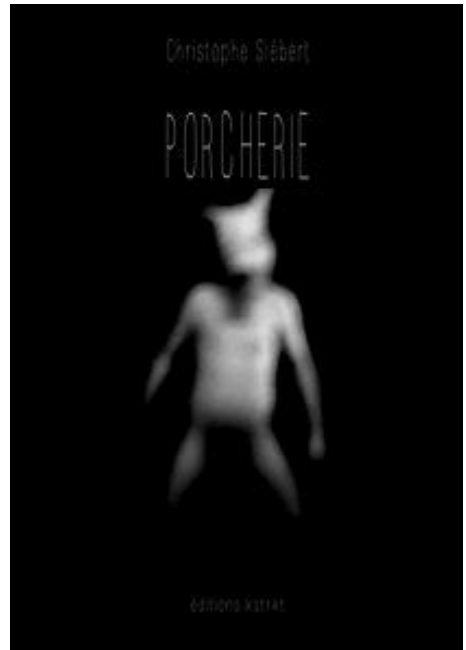
---

Christophe Siébert, alias Konsstrukt, se présente comme un « prolétaire de la littérature depuis 2007 ». Je sais pas pour vous, mais moi ça a plutôt tendance à me le rendre sympathique. Alors quand l'auteur de *Nuit Noire* trouve le moyen de sortir deux recueils consécutifs (l'un de nouvelles, l'autre de poèmes), je ne suis pas de ceux qui temporisent. J'achète. Je lis. Et j'en parle.

*Porcherie* comporte dix nouvelles. Dix textes courts, froids, durs et noirs. Dix fragments secs comme autant d'uppercuts, où la violence n'est pourtant pas au premier plan. Ou plus exactement, pour faire un parallèle avec le cinéma, elle n'est pas "graphique" mais souvent "hors-champ" (à part la conclusion de *Compassion*, hallucinante, qui fait très fortement penser au court-métrage de Scorsese *The big shave*). Et ce n'est pas du tout un reproche, au contraire, cette façon de procéder prouve qu'il n'y a pas besoin d'être lourdement démonstratif pour faire mal avec des mots. D'ailleurs la moitié des nouvelles se terminent par des élisions. *Monstre*, *Psoriasis*, *Abstinence*, *Ma soeur*, *La première fois que j'ai tué mon père*, laissent ouvertes les portes des conséquences. Mais ce n'est pas pour autant que les textes de *Porcherie* s'appesantissent sur les causes. Ici on est dans le fragment brut, dans la destinée écrasée, pas dans la psychanalyse de bazar. D'ailleurs le procédé rappelle vaguement celui des "romans condensés" de Ballard (même si les thèmes et le rendu n'ont évidemment rien à voir). En fait, c'est un peu comme si l'auteur nous disait: "voilà ce que j'ai: des bouts de vies en morceaux". À vous de les recoller. Et moi j'aime bien ça, qu'on me rende responsable, en tant que lecteur.

*Monstre* se termine par exemple sur le mot « donné ». "Donné", ouais, comme dans "donner le change", "donner l'impression", ou, mieux, pour ceux qui y croient, « donner le meilleur de soi-même ». Tout ça pour finir... abandonné. Alors on s'attend à un carnage, mais Christophe Siébert choisit un autre biais. Et c'est sans doute mieux comme ça. Parce qu'encore plus noir. Il est trop tard pour se battre. Là, le personnage vient d'apprendre qu'il n'avait plus droit à l'espoir. S'il se résigne aussi vite, c'est qu'il en a déjà trop pris dans la gueule, et pendant trop longtemps. Il n'en peut plus, il est rincé. D'ailleurs la phrase qui fait le plus mal, selon moi, c'est celle-là: "moi je me

dis que j'ai toujours su que ça tournerait comme ça." Parce que ça signifie que tout ce qui a précédé n'a pas de valeur. Et que les dés étaient pipés dès le début.



*Poésie Portable* est quant à lui composé de 107 fulgurances. 107 cris muets ponctués d'une vingtaine d'illustrations saisissantes signées Laure Chiaradia. 107 manières d'entretenir une frustration dynamique plutôt que de se vautrer dans l'assouvissement avachi. Comme l'ironie vicieuse qui te tord le ventre quand tu réalises après un jeûne de vingt-quatre heures que le restau devant lequel tu baves arbore une enseigne « Konsstrukt ». Parce que le style maison est plutôt du genre qui coupe la faim. 107 façons de dire la vérité, rien que la vérité, et de regarder la vie en face sans baisser les yeux, quitte à se les brûler. *Poésie Portable*, c'est de la prose sans pause ni pose. Une série de visions sans lien entre elles a priori, mais dont la somme constitue un brûlot dévastateur dont l'obscénité n'a d'égale que la terrible justesse.

Vous avez le droit de ne pas aimer Konsstrukt. Mais pour gagner ce droit il faut d'abord le lire. Et ne pas se contenter d'une poignée de textes. Parce que c'est pas comme ça que ça marche. Tenez,



une comparaison à la con, par-delà les styles et les supports : certains disent qu'ils n'aiment pas les films de Jesus Franco. D'accord. Sauf que quand on demande à ces cuistres combien ils en ont vu, ils vous répondent « quatre ou cinq, je sais plus trop ». Mais le petit Jesus, des films, il en a réalisé 200. Et le gars Konsstrukt, c'est pareil. Des textes, il en a écrit des centaines. De toutes les sortes, de toutes les formes, et dans tous les genres. Des centaines de bouteilles à la mer balancées comme autant de cocktails Molotov à la gueule du monde depuis une quinzaine d'années. Des romans, des nouvelles, des poèmes, des trucs plus ou moins classables (comprendre « qui ne rentrent pas dans les petites cases bien propres et bien rangées de la littérature polie-policée »). Le tout avec une constance, une urgence et une intensité qui ne peuvent avoir qu'une seule explication : ce type écrit comme il respire. Dans le sens physique du terme. C'est-à-dire que si on lui enlève ça, on fait de lui un handicapé.

Christophe Siébert

## Poésie portable



Tenez, une autre comparaison cinématographique, plus probante que la première car là il va être question de style et d'impact. J'ai découvert la prose de Christophe Siébert avec *Nuit Noire*. Et ça m'a fait le même effet que quand j'ai vu *Cannibal Holocaust* à quinze ans, puis, quelques années plus tard, Whitehouse en concert. J'ai eu

l'intuition qu'il ne serait pas possible d'aller plus loin dans ce registre. On était au bout du bout. Et la suite n'a fait qu'enfoncer le clou (rouillé, le clou), de façon encore plus intime et pernicieuse. Parce que trop de lecteurs commettent l'erreur de résumer Konsstrukt à *Nuit Noire*. Et ce sacré bouquin est tellement extrême qu'il peut en devenir répulsif. Je l'admets d'autant plus volontiers qu'il est fait pour ça. Sauf que « extrême » est pour moi une magnifique qualité. Et qu'il y a plein de manières différentes d'être extrême. Le recueil de nouvelles *Porcherie* est extrême, lui aussi. De même que *Poésie Portable*. Et ces putains de poèmes sont d'autant plus troublants qu'ils tendent à l'universalité. Parce que je suis loin d'être le seul à avoir estimé : « Bordel, c'est exactement ce que je pense, et j'aurais voulu l'écrire exactement comme ça ».

Alors oui, vous avez le droit de ne pas aimer Konsstrukt. Mais avant de dire ça, tentez de confronter vous à lui. Balancez vos veaux, vaches, cochons, couvées à la poubelle, brûlez vos ceillères et sortez de votre pré carré. Allez prendre un bol de radicalité. Osez le parcours du combattant en compagnie du franc-tireur. Certes, ce n'est pas toujours agréable, mais je n'ai que faire de ceux qui pensent que la vie doit être agréable. La vie, cette chienne, est une suite d'expériences inédites qui enrichissent. Le reste, du sac. Et avec Christophe Siébert, je vous garantis des moments de lecture vraiment spéciaux. Imaginez que vous puissiez extraire de votre cerveau et de votre cœur vos idées et vos sentiments. Bon. Quand vous aurez procédé, placez-les dans une machine à laver. Ensuite, si vous êtes toujours là (et les vrais aventuriers seront toujours là), mettez le tout dans uneessoreuse. À la sortie vous aurez envie de crier « pitié » et « merci » en même temps. Vous allez voir, c'est bizarre mais ça fait du bien.

SCHWEINHUND

*Porcherie*. Éditions kstrkt. 64 pages. 4 euro.

*Poésie Portable*. Éditions Gros Textes. 84 pages. 9 euro.

## L'évangile cannibale – Fabien Clavel (Actu SF – Janvier 2014)

Un road-movie en fauteuil roulant, ça vous tente ? Parce que c'est justement ce que nous propose « L'Évangile cannibale », un roman décapant qui donne un sacré coup de fouet aux histoires de zombies traditionnelles. Après la fantasy, l'uchronie, le space-opéra ou encore la bit-lit, Fabien Clavel se lance donc avec un enthousiasme contagieux dans le post-apo.



actusf

Mais attention, si les morts-vivants sont bien présents et s'il y est bien question de survivre dans un monde ravagé, l'auteur bouleverse tous les codes du genre en choisissant pour protagonistes un groupe... de vieillards. Faire du post-apo avec des vieux, avouez qu'il fallait y penser ! Nous voilà donc lancé sur les traces de douze résidents d'un mouvoir parisien qui ont miraculeusement échappé à l'épidémie et qui se décident à s'aventurer dans les rues de la capitale, équipés de leur fauteuil roulant dernier cri et de plusieurs paquets de couches absorbantes. La situation donne évidemment lieu à des scènes rocambolesques qui changent radicalement de celles que l'on a l'habitude de trouver dans ce type

de récit. La seconde originalité de l'ouvrage réside en le choix du décor. Oubliez les États-Unis, découvrez Paris version zombie : les Galeries Lafayette abandonnées, l'Opéra Garnier reconverti en hôtel de fortune, le Champ de Mars bombardé, le jardin du Luxembourg devenu Jardin d'Éden... Outre le fait que les lieux parleront davantage aux lecteurs français, le choix de l'hexagone comme cadre de l'histoire possède également l'avantage de limiter l'accès des survivants aux armes à feu, habituellement le joujou préféré des personnages pour dégommer du mort-vivant et qui sont pour une fois totalement absentes.



Mais l'originalité du scénario ne fait pas tout, car que serait une bonne histoire de zombies sans des survivants à la hauteur de l'épreuve qui les attend ? Et de ce point de vue là, Fabien Clavel nous a gâté ! On a donc Jacky, un néo-nazi dont les années n'ont rien entamé de la colère à l'égard de tout ce qui n'est pas blanc aux yeux bleus ; Maglia, seule membre féminin du groupe atteinte de la maladie d'Alzheimer ; Yan, colosse et ancien motard qui ne s'exprime plus guère, si ce n'est en poussant la chansonnette (et attention, seulement de la variété française !). Et pour compléter ce casting de rêve : Mathieu Cirois, notre narrateur qui, malgré ses quatre-vingt dix ans, a encore de la niaque à revendre ! Un narrateur d'un genre un peu particulier car, s'il se définit lui-même comme un « salopard » (et les événements ne tarderont pas à lui donner raison...) Mat semble également développer au fil du récit une forte tendance à la paranoïa. Difficile avec ce point de vue biaisé de se faire une réelle idée de la situation, et c'est justement là que Fabien Clavel se distingue à nouveau de ses petits camarades. Ajoutez à tout cela un style particulièrement cru et un humour noir incisif qui permet de faire passer

les pires atrocités, et vous obtenez un mélange détonnant qui m'a totalement conquis et qui ne laissera sûrement personne indifférent.

Outre toutes les qualités déjà évoquées, le roman a également l'avantage de proposer une réflexion intéressante sur plusieurs aspects de notre société, à commencer évidemment par la place que l'on accorde aujourd'hui à nos anciens. Les premiers chapitres consacrés aux conditions de vie des personnes âgées en milieu hospitalier sont glaçants de réalisme et de cynisme et ont le mérite de mettre le doigt sur l'une des plus grande honte de nos sociétés occidentales. La volonté de l'auteur de faire de ces hommes et femmes vulnérables et jugés bons à mettre au rebut les héros d'une aventure impliquant des morts-vivants n'en a que plus de sens. Comme toujours chez Fabien Clavel, le roman fourmille également d'une multitude de clins d'œil, aussi bien à ses précédents romans (« Furor » ; « Le miroir aux vampires ») qu'à l'histoire, la musique ou encore la littérature. Formation classique oblige, on retrouve à de nombreuses reprises des références à de grandes œuvres littéraires telles que « Les Misérables » ou encore « Don Juan » (héros d'un autre roman de Clavel, « L'Antilégende »). Enfin, les connaisseurs de l'évangile de Mathieu (si si, il doit bien y en avoir...) ne manqueront pas de s'amuser à comparer les deux textes, le roman reprenant dans l'ordre chronologique inverse tous les épisodes du récit biblique.

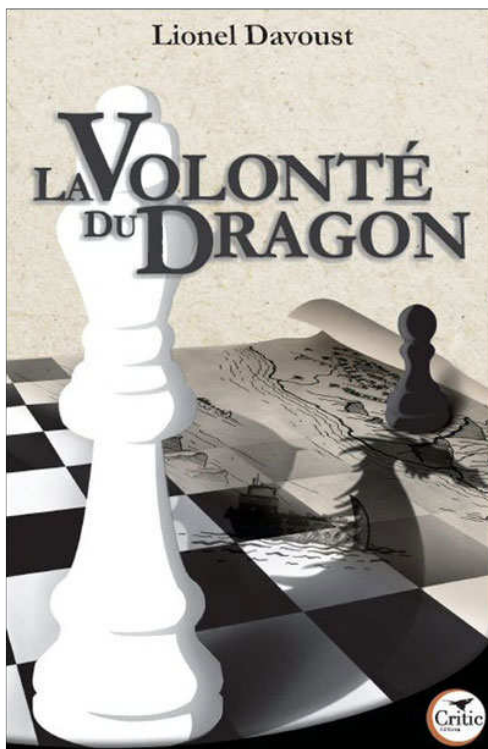
Avec « L'évangile cannibale » Fabien Clavel signe un roman post-apo d'une grande originalité et qui n'hésite pas à malmener les codes du genre, le tout pour le plus grand bonheur du lecteur qui se laisse prendre au jeu avec enthousiasme. Paris, des zombies, des vieux, du gore, du cynisme... : un sacré cocktail que l'auteur a dosé à la perfection et auquel on voudrait bien encore goûter !

ELODIE CARRE

## LA VOLONTÉ DU DRAGON

Lionel Davoust. Critic

N'avez-vous jamais rêvé de jouer une partie d'échecs à l'ancienne (plateau, pièces et stratégies), mais avec de véritables pièces d'artillerie sophistiquées et des conséquences réellement mortelles en guise de motivation ? C'est à cet exercice que se plie Lionel Davoust dans La Volonté du Dragon, court roman paru chez les éditions Critic.



La Volonté du Dragon, c'est ici la volonté de l'Empire d'Asreth, l'Empire du Dragon, d'asservir un territoire de plus, en l'occurrence le Qhmarr, toute petite principauté dominée par un enfant-roi de pacotille et un ministre plus que sûr de lui. Face à eux se dresse le Volonté-du-Dragon (on s'y retrouve très bien dans le livre, si si !), fier navire de la flotte asrienne qui déverse une flopée de commandants et sous-fifres constituant les personnages principaux de cette histoire, car nous la voyons avant tout de leur œil de conquérant, entre doutes et convictions. Trois lieux principaux

**Phénomène**   
Le Bouquiniste

s'imposent à nous : la partie d'échecs du point de vue de D'eoelus Vasteth dit le « généralissime », la passerelle de commandement du Volonté-du-Dragon, et enfin les salles des machines du même bâtiment. Ces trois points stratégiques sont autant d'échelons de la hiérarchie de l'Empire d'Asreth, mais également trois rapports différents à la réalité, une réalité qui passe par l'affrontement inéluctable entre les deux parties : c'est tout l'enjeu de ce roman.

Le style de Lionel Davoust est particulier, c'est évident ; il se trouve qu'il est volontairement bien alambiqué et cela est plaisant comme tout, car rien ne vaut une littérature légèrement complexe qui instruit tout en distrayant. Certains mots donneront du fil à retordre aux plus valeureux « dicophiles », mais bon, tout cela se comprend très bien au fond. Les petites phrases bien senties se multiplient et font mouche dans une grande majorité, au point de surprendre le lecteur à vouloir en noter un maximum. Il est à noter que l'ambiance de fantasy n'est pas forcément très présente ici, ce qui n'est pas désagréable pour autant, loin de là. En revanche, nous rencontrons quand même une sorte de magie locale, une religion particulièrement prégnante, le « Lâh », qui donne sa spécificité à ce petit roman, tout en étant peut-être une marque de fabrique pour le monde d'Évanégyre, difficile de le dire au seul vu de cette aventure très localisée. C'est d'ailleurs l'occasion d'aborder très simplement ce monde d'Évanégyre, créé par Lionel Davoust et que celui-ci développe à travers plusieurs romans (parus ou à venir), mais également nouvelles après nouvelles comme dans les anthologies des Imaginales d'Épinal qu'il n'a pas codirigées (« Victimes et bourreaux », « Rois et capitaines », « Magiciennes et sorciers »).

Dans tous les cas, il est très agréable de travailler cette capacité dans de tels récits de fantasy à se focaliser sur un petit événement et à en faire un récit conséquent et passionnant. Cela permet, et Lionel Davoust le réalise très bien, de ne pas se presser dans l'enchaînement des faits narrés, qui sont ici du même coup très resserrés dans leur localisation. D'ailleurs, au cours de la chevauchée du Volonté-du-Dragon, c'est la situation qui vaut le détour au premier chef, plus que ses acteurs, même s'ils font le jeu de l'action. Difficile donc d'élever le développement des personnages à un très haut niveau en si peu de temps ; c'est toujours l'ennui avec les ouvrages relativement courts. Malgré tout, la préférence générale ira, à coup sûr,

vers le capitaine Eod'an Anthear, aussi central que nuancé dans son rôle de lien entre la partie d'échecs en intérieur et les phases de combat en extérieur : il possède le charisme du militaire chevronné tout en rassurant le lecteur avec sa désinvolture de vieux baroudeur. La Volonté du Dragon confirme ainsi la première impression laissée par l'auteur dans ses nombreuses nouvelles : Lionel Davoust est un auteur franchement atypique, unique en son genre et qui convainc rapidement ses lecteurs de poursuivre dans la découverte de ses œuvres.

DENIS PIEL



---

## Real humans (saison 1) La science-fiction à la suédoise.

---

Les Suédois ne sont pas des gens comme tout le monde. Prenez les acteurs de série télé par exemple. Ne serait-il pas de bon ton que les héroïnes soient de pulpeuses *Barbie* à la poitrine siliconée et que les héros soient des clowns de George cloné (ou le contraire je ne sais plus) ? Eh bien non ! Tout ça, c'est bon pour les séries américaines, pas pour les suédoises (les séries).

Au début, ça surprend (c'est vous dire à quel point nous sommes formatés par l'industrie hollywoodienne), mais qu'est-ce que c'est reposant et sympa de voir des physiques différents et qui ressemblent à des vrais gens... enfin presque, parce que là, je vais vous parler d'androïdes.

Le propos de *Real humans* est un grand classique de la science-fiction : les androïdes sont parmi nous, ils ont pris forme humaine, et le cauch... enfin non, ils remplissent à merveille les tâches domestiques et, au sein des usines, sont plus efficaces que les ouvriers.

Un monde idyllique ? Bien sûr que non, sinon il n'y aurait pas d'histoire. Commençons à énumérer les petits tracas qui vont créer les multiples rebondissements du scénario et faire monter la

tension du spectateur. Comme à mon habitude, je ne vais rien révéler de crucial, le décor de l'intrigue (des intrigues d'ailleurs) étant posé dès les premiers épisodes :



- Il y a d'abord les vrais humains (les *Real humans*), ceux qui ne supportent pas que ces robots au visage angélique prennent de plus en plus d'importance au sein des familles et des entreprises. Si certains membres de ce groupe politique ont des raisons parfaitement légitimes de détester les androïdes, on se doute que ce « racisme » à l'égard des robots, cette revendication de la supériorité de la race humaine, ne va pas sans son cortège d'extrémistes avec qui tout peut arriver.

- Autre petit souci : certains humains s'attachent à leur androïde. Oui, mais voilà ! Quand un androïde tombe en panne, il est envoyé à la casse. Jusqu'où peut aller l'attachement d'un être humain pour une machine cassée ?

- Dans la Suède de *Real humans*, une famille moderne se doit d'avoir une aide domestique. Si l'androïde est une jolie fille, cela ne peut que réjouir le regard des mâles de la maisonnée. Mais

la liberté des mœurs de ce beau pays ira-t-elle jusqu'à cautionner l'utilisation d'une domestique comme sex-toy ? Vaste débat en perspective !

- Et puis il y a ces androïdes qui semblent échapper à toute programmation, mais ne comptez pas sur moi pour vous en dire plus à ce sujet.

Il vous reste à mélanger les ingrédients ci-dessus, et vous obtenez une série au scénario de bonne facture, aux personnages attachants, avec ce qu'il faut de mystère pour vous tenir en haleine au fil des épisodes.



Amateurs de poursuites en voiture et de grands effets spéciaux, passez votre chemin. Cette série n'est pas pour vous. Par contre, si vous aimez la Socio-Fiction, la SF qui n'hésite pas à mettre sur la table, sans concession, le genre de sujets susceptibles d'enflammer les débats politiques et les querelles de comptoir de nos sociétés en mutation, alors vous trouverez dans *Real humans* de quoi y réfléchir tout en vous divertissant.

Comme souvent dans ce genre d'histoire, c'est la nature même de l'humanité qui est mise en question. Y a-t-il quelque chose qui rend l'être humain unique ? Qui le différencie des animaux ? Ou, comme l'avait abordé Clifford D. Simak dans son roman *De temps à autres*, les androïdes ont-ils une âme ?

Je terminerai en citant le sous-titre qui apparaît sur la jaquette des DVD de la première saison :

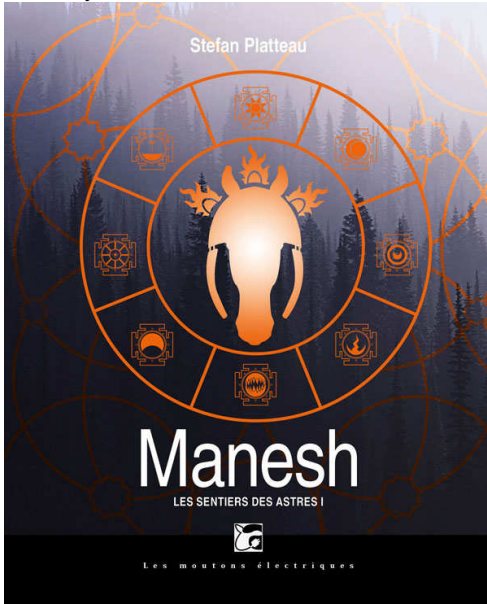
*Parfois le genre humain est du genre inhumain.*

Et si c'était ça qui faisait sa spécificité...

**PATRICE VERRY**

## **Le sentier des astres T1 Manesh de Stefan Platteau. Les moutons électriques**

Il existe des chroniques de roman plus difficile à faire que d'autres et celle-ci fait partie des très difficiles. Un petit historique s'impose. Un journaliste de mes amis au goût suffisamment sûr, entre dans la boutique en me tendant un ouvrage, genre couverture blanche, lettrage en noir. Une épreuve donc. « C'est incroyable. Lis ça c'est de la fantasy celte ».



Dire que cela commençait mal est une sorte de doux euphémisme puisque une lassitude pernicieuse m'envahit aujourd'hui - à ma grande honte - à l'énoncé du genre et que la terminologie « mythologie celte » provoque chez moi une crise instantanée depuis une overdose de « Légendes celtiques » le jeu de rôle... Un œil distrait sur le quatrième de couverture et je constate que deux de « mes » étoiles en expansion - que sont Justine Niogret et Jean-Philippe Jaworski - ne tarissent pas d'éloge pour l'ouvrage. Du coup plutôt que rendre au journaliste haletant d'appréhension la bête incriminée, je la mettais d'un geste non dépourvu de noblesse dans mon sac. Le soir vint...C'est un roman fleuve où l'immersion (c'est fait exprès !) est immédiate. Manesh est autant de la fantasy celte qu'Elric une étude sur l'albinisme. Stefan Platteau est un extra-terrestre

et Les moutons électriques sont des dingues. Ma dernière expérience d' « incongruité littéraire » équivalente est le magnifique « Rêve de gloire » de Roland C. Wagner. Vouloir résumer « la chose » est impossible tant la densité de l'ouvrage est d'importance. Nous sommes à l'opposé de ce que peuvent nous asséner les interminables cycles de fantasy moderne délayés à l'extrême, aux rebondissements convenus et aux intrigues emmêlées avec plus ou moins de justesse dans des coups de théâtre révoltants d'opportunisme scénaristique. Une densité revigorante qui donne le courage de se faire à l'idée de trois volumes (deux à venir) aussi époustoufflants.

Le capitaine Rana remonte le fleuve au cœur de Vyanthir à bord de deux gabarres chargées de personnages « pittoresques » afin de rencontrer le Roi-diseur qui les aidera - peut-être - à trouver une solution à un conflit cruel. Le narrateur principal est le Barde, l'érudit du groupe qui devient le principal interlocuteur du Bâtard, personnage mystérieux trouvé flottant sur les eaux du fleuve, les jambes brisées. La remontée du fleuve dans le huis clos des navires, dans un environnement sauvage et étrange, une île mystérieuse à l'architecture imprégnée de magie résiduelle. La narration de son histoire par le blessé et l'imprégnation constante de mythologies naturellement imbriquées l'une à l'autre rend une atmosphère envoûtante magnifiquement servie par une écriture riche et érudite bien en opposition là encore avec l'abâtardissement stylistique des cycles fleuves sans fin et, à mon goût, sans saveur. La magie « mythologique » est omniprésente sans être le thème central de l'ouvrage. Il me reste gravé en mémoire des images de hordes de sangliers au comportement étrange, de gravures mouvantes selon l'inclinaison du soleil, et des sons de cors capables de provoquer la terreur. Nous sommes, sans nul doute, en présence d'une œuvre extrêmement originale empreinte d'humanité et d'exotisme qui ne laissera personne indifférent.

Fait suffisamment rare pour être souligné : l'œuvre d'un véritable artiste en puissance dont la maturité d'écriture devrait atteindre sa plénitude dans le deuxième volume.

Allez, le bémol puisqu'il en faut bien un : Manesh se termine par un « vilain » cliffhanger, comme si nous n'aurions pas attendu la suite avec impatience...

**JEAN-HUGUES VILLACAMPA**

**« La femme scorpion » : La saga de Mme Atomos tome 6.**

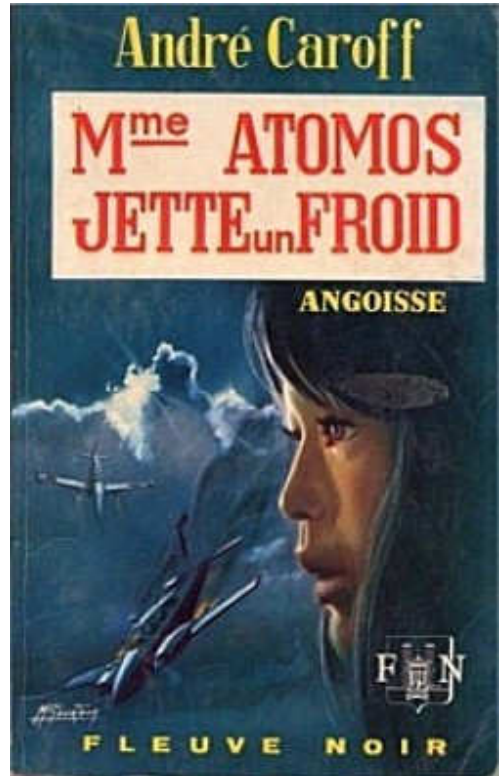
Les meilleures choses ont une fin. Il fallait bien que mon cycle de chroniques consacrées à Mme Atomos se termine un jour. Presque cinq ans après avoir commencé à vous narrer par le menu le parcours de la vénérable Japonaise dans un fanzine encore nommé La Tête Dans Les Étoiles, voici donc l'épilogue de cette série pas comme les autres.



Quinze romans. Quinze déclarations de guerre totale. Quinze fois des centaines de morts. Quinze visions d'une Amérique dévastée, un genou à terre. Mais quinze échecs cinglants pour Mme Atomos. Or l'ennemie jurée des États-Unis a beau disposer d'importantes ressources, tant financières que technologiques, elle n'en reste pas moins humaine. En effet, l'objectif d'André Caroff n'a jamais été de la transformer en mutante futuriste ou en amazone extraterrestre. Et si la série a pu perdurer aussi longtemps, c'est non seulement parce qu'elle a toujours su conserver la petite

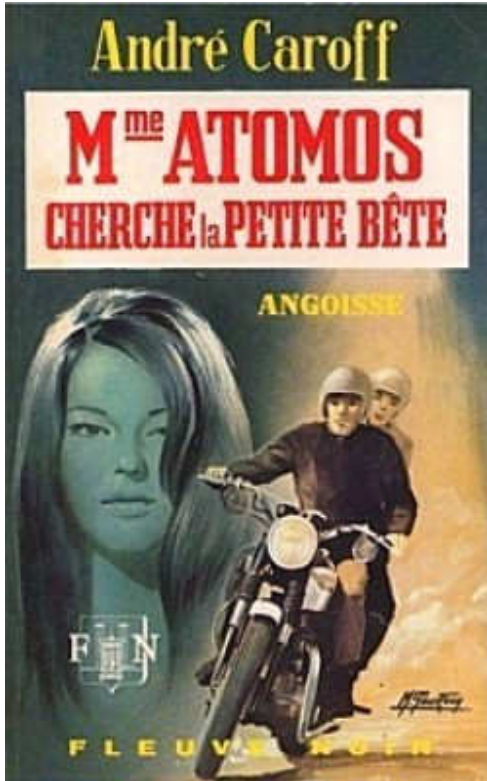
touche de réalisme qui l'ancrait dans le contexte sociopolitique de son époque, mais aussi parce qu'elle présentait des personnages faillibles.

Car, aussi surprenant que cela puisse paraître, Kanoto Yoshimuta n'est pas infaillible. Et si elle continue à faire bonne figure devant ses amis et ses ennemis, la Japonaise n'en est pas moins éprouvée par les lourdes pertes qu'elle a subies durant toutes ces années de lutte armée. C'est ainsi que dans *Mme Atomos jette un froid*, elle ne se contente pas de concevoir un fusil réfrigérant qui a le don de transformer ses victimes en poupées de glace cassantes comme du verre, mais elle assure ses arrières en s'assurant le concours de militants afro-centristes extrémistes. Selon le bon vieux principe du « les ennemis de mes ennemis sont mes amis », ce partenariat privilégié a pour objectif la création d'une nouvelle nation réservée aux Noirs et nommée New Africa, qui serait fondée dans le Sud des États-Unis !



Une nouvelle fois, ce projet démentiel sera mis en échec grâce à la hardiesse et la réactivité de Smith Beffort et Yosho Akamatsu. Qu'à cela ne tienne, leur malfaisante adversaire conserve toujours une

longueur d'avance, ainsi que le prouve le dernier roman officiel de la série, *Mme Atomos cherche la petite bête*. Grâce à un nouveau modèle de cerveau-moteur miniature, qu'il est désormais possible d'introduire par simple projection, une véritable panique va se répandre comme une trainée de poudre sur le Wyoming. Car il n'est plus tant question de contrôle que de meurtres de masse. Et les meurtres en question n'étant pas ici commis par des hommes, ils s'avèrent d'autant plus imprévisibles...



Le caractère hybride de cette saga explosive permit à un ultime roman de trouver sa place dans la collection « Anticipation » après la fin d'« Angoisse ». Et c'est tout naturellement qu'il apparaît, sous le titre *Les sphères de Mme Atomos*, au sein de cette indispensable intégrale Rivière Blanche. Les mêmes personnages y sont cette fois confrontés à des petites soucoupes volantes dissimulant des inducteurs de pensée ! Plus cynique et manipulatrice que jamais, Mme Atomos a décidé de répandre la terreur et la violence de façon pyramidale en s'attaquant au sommet de l'état. Se posant ainsi en spectatrice,

elle entend faire prendre aux députés le même genre de décision qui a réduit Hiroshima et Nagasaki en cendres. À cette différence près qu'en l'occurrence les victimes seront américaines...

Une conclusion en apothéose, qui permet à l'auteur d'apporter la touche finale à ce portrait de femme tout en contrastes. Car comment ne pas succomber au charme envoûtant de la dame lorsqu'elle demande avec candeur à son âme damnée Isadori : « Tu ne trouves pas que j'ai un peu grossi » ? Comment ne pas être touché par cette femme qualifiée de folle par Smith Beffort, lorsqu'elle lui rappelle l'abomination du double bombardement qui a changé sa vie et celle de son peuple, ponctuant son terrible réquisitoire d'un implacable « Où sont les fous » ? Deux extrêmes qui reflètent toute la richesse et l'ambiguïté d'un personnage dont André Caroff a su faire la figure de proue d'une littérature populaire n'excluant pas certain sous-texte politique. Voilà pourquoi Mme Atomos est éternelle. Parce que son « v » est à la fois celui de la volupté, de la victoire et de la vengeance. Et parce que les fous sont partout.

#### ARTIKEL UNBEKANT

N.D.A. : La Saga de Mme Atomos a été réactivée récemment par Rivière Blanche. Un roman inédit, intitulé *Mme Atomos sème la tempête* et signé Michel Stéphan, est en effet paru l'an dernier. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, un nouvel opus du même auteur, *Mme Atomos parie sur la mort*, est d'ores et déjà annoncé ! Ceux d'entre vous qui ont apprécié ma série de chroniques y trouveront d'ailleurs un complément qui pourrait bien les intéresser...

